LA

FIN DU ROMAN

OU

COMMENT ON SE DÉBARRASSE D'UNE MAITRESSE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE,

PAR M. LÉON GOZLAN,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 31 mai 1851.

BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DES THÉATRES ROYAUX,

RUE DES PIERRES, 46, PRÈS DU POIDS DE LA VILLE.

Le soir au Théâtre Royal.

1851

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
VAUDREUSE.	MM. BRINDEAU.
ANATOLE.	DELAUNAY.
STÉPHEN.	GOT.
VERRIÈRES.	MONROSE.
LÉONARD.	MATHIEN.
HENRIETTE.	Mlle DELPHINE MARQUET.

La scène à Paris, en 1850.

Digitized by Google

LA FIN DU ROMAN,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Un petit salon octogone, dans le milieu duquel est une borne surmontée d'une corbeille de fleurs ; autour de ce meuble, recouvert d'une étoffe riche, règne sur toute la longueur une banquette circulaire. A droite, au premier plan, une fenêtre avec des rideaux ; dans le pan coupé, à droite, la porte d'entrée à double battant, la seule qui communique avec l'extérieur ; sur le devant de la scène, un guéridon sur lequel se trouvent un petit miroir et une sonnette. Il y a un fauteuil placé entre le guéridon et la borne. A gauche, au premier plan, une porte à un seul battant ouvrant sur la scène et ne communiquant qu'avec l'intérieur ; dans le pan coupé, à gauche, une console surmontée d'une glace ; sur la console, un service de Chine sur un grand plateau ; une cheminée au milieu du salon, sur cette cheminée qui porte une pendule, une glace sans tain, derrière laquelle on aperçoit un autre salon. A droite de cette glace un groupe réel ou figuré de pipes de toutes formes ; à gauche une collection d'armes peintes en relief. Entre la cheminée et la console, une petite table sur laquelle se trouvent un timbre et la boite à portrait qui sert à la dernière scène. Sur le devant de la scène, une chaise. Ensemble riche, délicat, type de l'élégance parisienne.

SCENE PREMIERE.

VAUDREUSE, LÉONARD, *entre par la droite.*

VAUDREUSE, *il sort de la gauche et va à la table frapper le timbre.*

Madame se dispose-t-elle pour aller au concert ?

LÉONARD.

Madame est habillée.

VAUDREUSE.

Déjà ! il est à peine dix heures, et elle ne doit chan-

Digitized by Google

ter qu'à onze heures : elle est bien sûre de ne pas se faire attendre... Cette impatience... Enfin! Léonard, allez au cercle et dites à MM. Anatole, Verrières, et au major Stéphen, que je les attends ici dans une heure pour prendre le thé avec moi.

LÉONARD.

Monsieur ne sortira plus ce soir?

VAUDREUSE.

Non. Mais allez vite au cercle, et ne vous arrêtez pas à boire avec tous les cochers du quartier. En descendant, faites dire à madame qu'elle peut disposer de ma voiture.

LÉONARD.

Voilà madame... (*Il sort.*)

SCENE II.

VAUDREUSE, HENRIETTE.

VAUDREUSE, *baisant la main à Henriette.*

Toilette charmante!

HENRIETTE, *un cahier de musique à la main, qu'elle dépose sur la banquette de la borne.*

Bien simple; le public n'en demande pas davantage à une débutante...

Il s'asseyent sur le devant de la borne.

VAUDREUSE.

Le public!

HENRIETTE.

Vous avez raison de frémir à ce nom terrible.

VAUDREUSE.

Celui des concerts n'est pas aussi redoutable, il me semble, que celui des théâtres. C'est encore le tigre, mais apprivoisé.

Digitized by Google

HENRIETTE.

D'ailleurs, il faut bien que je m'y habitue. Ne viendrez-vous pas m'entendre ?

VAUDREUSE, *sèchement*.

Non !

HENRIETTE.

C'est bien, j'aurai du courage toute seule ; cependant, c'est vous qui m'avez conseillé de chanter en public.

VAUDREUSE.

Sans doute, sans doute, mais je ne vous y force pas. Je vois là, pour vous, une position, un avenir !

HENRIETTE.

Vous avez raison.

VAUDREUSE.

Vous pouvez réussir ; un succès en amène vite un autre : du Jardin d'Hiver on passe au théâtre, du théâtre à la fortune.

HENRIETTE.

Ordinairement on bâtit pour soi les châteaux en Espagne ; mais vous, mon ami, vous les construisez pour les autres. Malheureusement, un coup de sifflet peut renverser votre édifice castillan.

VAUDREUSE.

Un coup de sifflet ! On vous sifflerait, vous !

HENRIETTE.

Pas ce soir... (*Elle se lève.*) On ne siffle pas dans les concerts, si l'on y bâille quelquefois.

VAUDREUSE, *se levant*.

Je ne veux pas que vous alliez à ce concert.

HENRIETTE.

Cependant...

Digitized by Google

SCENE II.

VAUDREUSE.

Non ! vous n'irez pas... Je vais écrire...

Il remonte vers la table du fond.

HENRIETTE.

A qui ? au public ? Au public qui, dans une heure, m'attendra, et finira, ne me voyant pas venir, par me demander à grands cris ?

VAUDREUSE.

On le laissera crier.

HENRIETTE.

Mais enfin, n'est-ce pas vous qui avez voulu que je joue, que je débute ? Je vous ai obéi, et maintenant...

VAUDREUSE, *prenant la main d'Henriette.*

Je n'avais pas envisagé tous les périls auxquels je vous exposais... Que tenez-vous donc là ?

HENRIETTE, *timidement.*

Une lettre, une lettre que m'a laissée pour vous ce matin M. Simon.

VAUDREUSE, *cherchant.*

M. Simon...

HENRIETTE.

Je me suis habillée un peu plus tôt afin d'avoir le temps de vous parler de cette affaire.

VAUDREUSE.

Une affaire ?... M. Simon ?... Ah ! oui, cette petite note !

HENRIETTE.

Trois mille six cents francs ! Je ne sais plus que lui dire.

VAUDREUSE.

Ne lui dites rien.

Digitized by Google

HENRIETTE.

Il faut pourtant...

VAUDREUSE.

Laissons cela !

HENRIETTE.

M. Andrivel est venu aussi.

VAUDREUSE.

Qu'est-ce encore que M. Andrivel ?

HENRIETTE.

Vous lui avez souscrit, il y a un an, une lettre de change de dix mille francs.

VAUDREUSE.

Eh bien ! je lui en ferai une autre, deux autres, dix autres ! autant qu'il en voudra ; mais, pour Dieu !...

HENRIETTE.

Je doute qu'il accepte.

VAUDREUSE.

Qu'est-ce que cela me fait ?

HENRIETTE.

Il est à bout de patience.

VAUDREUSE.

Et moi ?... Je ne sais pourquoi vous choisissez un pareil moment ?

HENRIETTE.

Je ne l'ai pas choisi.

VAUDREUSE, *dépité*.

Est-ce tout ?

HENRIETTE.

M. Josué, votre marchand de chevaux.

VAUDREUSE.

En vérité, ma chère amie, vous êtes plus terrible que tous mes créanciers ensemble. Sur quelle feuille de pa-

Digitized by Google

pier timbré avez-vous marché? Voilà dix jours que vous tournez autour de cette explication.

HENRIETTE.

Si vous consentiez seulement à voir votre tante, qui est si riche et qui vous aime tant!

VAUDREUSE.

Bien trouvé! Savez-vous ce qu'exige ma tante Magdebourg de Vieille-Barbe, pour payer mes dettes? Elle veut que j'aille faire sa partie de whist deux fois par semaine dans un appartement où l'on fait du feu en plein mois de juillet, un appartement tapissé en velours chocolat, rempli de chiens, de chats et de perroquets; elle veut que je dîne tous les lundis chez elle avec son médecin homœopathe, qui a les cheveux rouges et l'accent hollandais; que je passe la belle saison à la campagne, dans son vieux château de Vieille-Barbe, où l'on ne trouve qu'une seule espèce de gibier, — des souris... J'aime mieux la prison! oui, la prison!

HENRIETTE, *qui a tenu le papier timbré et la lettre dans sa main.*

La prison! voilà la clef qui vous l'ouvrira!

VAUDREUSE.

Qu'est-ce donc?... (*Il prend le papier timbré et va à l'extrême gauche.*) Une contrainte par corps, créance Bourdonnais, douze mille francs... Mais quel besoin avez-vous de me donner toutes ces mauvaises nouvelles? On payera, puisqu'il le faut... C'est là ce que vous voulez : je dînerai avec ma tante Magdebourg de Vieille-Barbe. Oui, j'irai à sa campagne! oui, je ferai la partie avec son médecin! oui, oui, oui!... Etes-vous contente? voilà ma soirée gâtée. Henriette, une dernière fois, je vous prie, je vous supplie de ne plus vous mêler de mes affaires.

Digitized by Google

HENRIETTE.

C'est bien ! mais encore fallait-il ?...

VAUDREUSE.

Il ne fallait pas... Si mon observation a le malheur de vous déplaire, tant pis !

HENRIETTE.

Le ton avec lequel vous la faites...

VAUDREUSE.

Le ton n'y fait rien... Conformez-vous à l'observation ; voilà tout !

HENRIETTE, *allant à l'extrême droite.*

Je dépends de vous, je le sais ; j'ai le tort de prendre trop à cœur vos intérêts.

VAUDREUSE.

Beaucoup trop parfois.

HENRIETTE.

Le tort de vous aimer.

VAUDREUSE.

Vous m'aimez ! vous m'aimez ! ce n'est pas tout-à-fait une raison pour me rendre malheureux !

HENRIETTE.

Malheureux ! je vous rends malheureux ! quand c'est moi qui vous ai sacrifié ma considération, mon avenir, ma liberté !

VAUDREUSE.

Et la mienne, madame ? la mienne !

HENRIETTE.

La vôtre !... Adieu, monsieur, je vais au concert.

VAUDREUSE.

Je ne vous retiens pas !...

Il remonte à gauche.

Digitized by Google

SCENE II.

HENRIETTE, *en pleurs, allant s'asseoir à droite sur le fauteuil près du guéridon.*

Je le vois bien ; m'en faire apercevoir est un outrage de plus. Il y a longtemps que j'aurais dû être partie pour le concert... Oh ! mon Dieu ! mes traits sont renversés, mes yeux rouges... (*Elle se lève et passe à l'extrême gauche.*) Paraître ainsi devant le public !

VAUDREUSE, *qui a passé derrière la borne, descend à droite.*

Remettez-vous ; attendez encore quelques minutes. On ne vous chasse pas ; notre explication est finie aujourd'hui.

HENRIETTE.

Pour recommencer demain.

VAUDREUSE.

A qui la faute ?

HENRIETTE.

A vous !

VAUDREUSE.

A vous ! Voyons, à tous les deux : nos goûts sont différens... (*Il baise Henriette au front.*) Nos humeurs entièrement opposées... (*Il l'embrasse sur la joue.*) Nos caractères ne s'entendront jamais !...

Il va l'embrasser au cou.

HENRIETTE, *l'arrêtant.*

Prenez garde, si vous alliez me haïr ?

VAUDREUSE.

Charmante ! Essuyez ces beaux yeux... Allons, allons !...

Il lui prend le bras qu'il passe sous le sien.

HENRIETTE.

Pourquoi me faire toujours de la peine ?

Digitized by Google

VAUDREUSE.

Si vous croyez que parler des créanciers cela fait plaisir.

HENRIETTE.

Qui vous en parlera, si ce n'est moi ?

VAUDREUSE.

Il ne faut jamais en parler, cela les fait venir. Sortez avec un pantalon blanc quand il fait beau, vous rentrez avec la pluie. Il en est de même des créanciers. N'encourageons pas les fléaux !...

Il quitte le bras d'Henriette.

HENRIETTE.

Puisque vous ne venez pas avec moi au Jardin d'Hiver, que ferez-vous pendant mon absence ?

VAUDREUSE.

Mais vous n'allez pas au Jardin d'Hiver.

HENRIETTE.

Ah ! vous me laissiez partir il n'y a qu'un instant.

VAUDREUSE.

Ce n'était pas sérieux : il est irrévocablement arrêté dans ma pensée que vous ne chanterez pas en public, que vous ne débuterez jamais, par conséquent, que vous ne sortirez pas d'ici ce soir.

HENRIETTE.

Mais c'est impossible !

VAUDREUSE.

Vous allez changer de toilette, vous resterez ici avec moi.

HENRIETTE, *regardant à la pendule qui est sur la cheminée.*

Grand Dieu !

Digitized by Google

SCENE II.

VAUDREUSE.

Qu'est-ce donc?

HENRIETTE, *remontée au fond.*

Je n'ai plus que dix minutes, c'est à peine le temps de me rendre au Jardin d'Hiver.

VAUDREUSE, *allant à Henriette.*

Encore une fois, vous n'irez pas, c'est ma ferme et absolue volonté!

HENRIETTE, *descendant un peu vers la gauche.*

Vous n'êtes pas raisonnable; demain, dans une heure, vous me reprocherez encore de peser sur votre existence, de gêner votre liberté; vous me parlerez de votre avenir... du mien... Adieu!...

Elle passe derrière la borne et se dirige vers la porte de sortie.

VAUDREUSE, *la retenant au moment où elle va passer la porte et la ramenant en scène.*

Vous voulez donc que j'emploie la force?...

Il embrasse Henriette.

HENRIETTE.

Mon ami, que dira le directeur des concerts? Dans quel embarras ne vais-je pas le mettre?

VAUDREUSE.

Oh! si ce n'est que cela, je vais moi-même lui dire que je m'oppose à vos débuts, et s'il demande à être indemnisé, je payerai ce qu'il faut payer.

HENRIETTE.

C'est une folie.

VAUDREUSE.

J'y cours!... (*Il se dirige vers la porte et revient.*) Ah! je dois vous dire que ne voulant pas trop m'ennuyer pendant votre absence, j'ai fait prier trois de mes

Digitized by Google

amis de venir passer la soirée avec moi ; ils vont arriver, recevez-les, et dites-leur que je serai revenu dans un quart d'heure : nous prendrons le thé...

Il sonne à droite.

HENRIETTE.

Le thé !... le thé ! On jouera bien un peu.

VAUDREUSE.

Deux ou trois petites parties...

Il sonne.

HENRIETTE.

Dimanche vous avez perdu vingt louis.

VAUDREUSE.

C'était dimanche.

HENRIETTE.

Avant-hier vous en avez perdu quarante...

VAUDREUSE.

Peut-être bien ! C'est convenu, je m'en vais.

HENRIETTE.

Hier, vous avez perdu deux mille francs.

VAUDREUSE.

Dame ! il n'y a que les Grecs qui gagnent toujours.

HENRIETTE.

C'est que vous perdez continuellement, mon ami ; j'ai calculé vos pertes du mois, elles s'élèvent déjà...

VAUDREUSE.

Je ne veux pas le savoir ! je ne veux pas le savoir !

Il lui met la main sur la bouche.

HENRIETTE.

Vous auriez pourtant un moyen bien simple de ne perdre jamais beaucoup.

Digitized by Google

SCENE II.

VAUDREUSE.

Et ce moyen bien simple est de ne plus jouer, n'est-ce pas?

HENRIETTE.

Il est vrai que ce moyen-là...

VAUDREUSE.

Ne plus jouer! Mais jouer, c'est vivre, c'est mieux encore. On était mort, on revit; on manquait d'air et d'espace, et l'univers se déroule tout-à-coup à vos regards avec toutes ses richesses, immense paradis où aucun fruit n'est défendu. Avec cet or qu'on a gagné, conquis, avec cet or divin, que fera-t-on?... Voyagera-t-on?.. Ira-t-on en Espagne? en Italie? en Grèce? Fera-t-on le tour du monde?... Achetera-t-on un château sur les bords du Rhin? une campagne sur les bords de la Loire? si l'on fondait un hospice? Si... si... Quelle sublime conflagration de désirs s'allume dans le cerveau à la vue de cet or, rigoureux mobile, non-seulement de tous les plaisirs, mais encore de presque toutes les vertus. Des imbéciles méprisent l'or du jeu, c'est comme si l'on méprisait le bonheur. L'or du jeu a un regard, il vous fascine! L'or du jeu a une voix, il chante; il vous berce; grâce à cet or, on touche à tout par les mille rayons du désir, et l'on reste suspendu entre le ciel et la terre, suave catalepsie! Si, au moment où on l'éprouve, quelqu'un, un bruit ne venait vous en tirer, on mourrait, oui, on mourrait, dans cette extase que les saints et les joueurs seuls connaissent. Ne plus jouer! Ne plus jouer!

Il sonne.

HENRIETTE.

Je ne vous ai pas dit de ne plus jouer; quoique ce paradis dont vous venez de faire une si brillante peinture

Digitized by Google

n'ait jamais été qu'un enfer pour vous et pour bien d'autres.

VAUDREUSE.

Mais alors, quel est ce moyen de ne perdre jamais beaucoup.

HENRIETTE.

Quand vous allez au cercle, ne portez jamais sur vous que quarante francs.

VAUDREUSE.

Voilà votre moyen ! Ah ! c'est fort ! vous avez des idées !... Vous m'avez déjà fait prêter serment de ne jamais jouer sur parole ; vous avez obtenu que je serai toujours rentré avant minuit, que je payerai comptant presque tous mes fournisseurs ; vous m'avez forcé à n'avoir que deux chevaux, un seul domestique, enfin vous avez obtenu que je ne donnerais plus à dîner qu'une fois pas mois : maintenant vous voudriez, c'est l'idéal du despotisme !... que je ne portasse plus sur moi que quarante francs... (*Il sonne plus fort. Henriette s'assied sur le siége de la borne.*) Quarante francs ! avec mes habitudes, mes goûts, quarante francs ! Mais, vous en feriez des bonnets de coton de mes goûts, si je vous écoutais. Henriette, nous nous aimons bien, n'est-ce pas ? Voulez-vous que nous nous aimions encore davantage ? Ne vous mêlez pas plus de mes goûts que de mes dettes... (*Il sonne.*) Ce diable de Léonard est donc sourd ?

HENRIETTE.

Si je dois être une étrangère pour vous...

Digitized by Google

SCENE II.

VAUDREUSE.

Si je dois être Télémaque et vous Mentor... Calypso, consolez-vous du départ d'Ulisse.

HENRIETTE.

Dois-je approuver tout ce qui se fait de mal chez moi?

VAUDREUSE.

Chez vous? chez vous?

HENRIETTE, *se levant.*

Je croyais être un peu chez moi ici, je me trompais, je vous demande pardon.

VAUDREUSE.

Ah! mon Dieu, si le droit d'occupation appartient à celui qui met le plus d'aigreur dans ses prétentions, le plus d'amertume, de violence, dans ses paroles, à coup sûr, c'est vous qui devez me renvoyer, et je suis prêt...

HENRIETTE.

Non, monsieur, restez, restez, tous les droits sont à vous, vous êtes seul maître ici. Jouez, dépensez, payez, ne payez pas vos dettes, cela ne me regarde pas; cela ne regarde que vous. Je suis bien bonne, bien folle de vouloir... de prétendre... Oh! une faute! une faute! on l'expie toujours, on ne la paye jamais!...

Elle remonte au fond, puis elle prend son écharpe.

LÉONARD, *venant de la droite.*

Monsieur a sonné.

HENRIETTE, *allant à droite.*

La voiture!

LÉONARD.

Elle est au bas du perron!

HENRIETTE, *prenant son cahier de musique.*

J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur... (*A Léonard.*) Vous direz au cocher d'aller très-vite.

Digitized by Google

LÉONARD.

Où va madame?

HENRIETTE.

Au Jardin d'Hiver... (*Elle sort vivement.*)

VAUDREUSE.

Bon voyage!

SCENE III.

VAUDREUSE, *seul.*

A-t-on jamais vu tyrannie pareille? vouloir que je fasse tous ses caprices, c'est intolérable, c'est insupportable! Madame a un avis, madame a une opinion sur tout ce que je fais. Madame discute, combat mes volontés. Madame limite mes dépenses, censure mes plaisirs, quarante francs! Oh! ma liberté! ma chère liberté!... qu'en ai-je fait?... Non, non, je ne m'en laisserai pas enlever pièce à pièce les derniers débris... Non! non!

Il renverse la chaise qui est sur le devant à gauche.

SCENE IV.

VAUDREUSE, LÉONARD.

LÉONARD.

M. le comte.

VAUDREUSE, *en colère.*

Qu'y a-t-il?

LÉONARD.

Vos amis, M. Anatole, et M. le major Stéphen sont là!

VAUDREUSE, *contrarié.*

Ah!

Digitized by Google

LÉONARD.

M. le comte m'a dit d'aller les chercher au cercle.

VAUDREUSE.

C'est bien ! introduisez ces messieurs, je reviens à l'instant. Vous passerez ensuite chez moi, j'ai à vous envoyer chez Mme de Magdebourg... je vous dirai cela.

Il se retire dans le cabinet de gauche.

LÉONARD, *ramassant le siége renversé par Vaudreuse.*

Il y a eu de l'orage, la foudre est tombée sur une chaise... (*Il relève la chaise.*)

SCENE V.

LÉONARD, STÉPHEN, * ANATOLE. **

STÉPHEN, *entrant le premier.*

Nous allons le lui demander.

ANATOLE.

Tiens, il n'y est pas; j'ai pourtant entendu sa voix.

LÉONARD.

Monsieur va venir ; il prie ces messieurs de l'attendre.

* Stéphen doit avoir une tenue militaire exagérée. Redingote bleue ou noire boutonnée, serrant la taille, large pantalon à la Cosaque, éperons, cheveux ras, épaisses moustaches noires, tics de garnison, trois croix à la boutonnière, c'est-à-dire un ruban de plusieurs ordres; parler brusque, saccadé. Cependant l'acteur ne doit pas oublier dans ce rôle qu'il est un portrait et non une charge. Stéphen est un homme distingué sous cette enveloppe.

** Anatole est très-jeune; il a de petites moustaches; il a des prétentions à l'extrême élégance anglaise; il parle du bout des lèvres avec une impertinence adorable ; ton exquis.

Digitized by Google

STÉPHEN.

Des cigares !...

Il se met à califourchon sur la chaise à gauche.

LÉONARD, *offrant une boîte de cigares à Stéphen.*

Voici, M. le major...

Il l'offre ensuite à Anatole.

ANATOLE, *assis sur la banquette de la borne, ôtant ses gants blancs.*

Non, pas de cigares !

LÉONARD, *en prenant sans être vu plusieurs cigares dans la boîte.*

Monsieur veut-il fumer une pipe turque ?

ANATOLE.

Oui, le grand visir.

LÉONARD, *tendant à Anatole une pipe démesurément longue.*

Voilà le grand visir...

Stéphen fume le cigare, tandis que Léonard accroupi allume la pipe d'Anatole.

LÉONARD, *à part, se retirant et en montrant un des cigares qu'il a volés.*

C'est singulier, je ne puis plus fumer que des cigares à dix sous.

SCENE VI.

STÉPHEN, ANATOLE.

Ils fument religieusement et sans bruit pendant quelques minutes.

ANATOLE, *d'un ton de profonde lassitude.*

Stéphen ! Stéphen ! que comptes-tu faire ce mois-ci ?

Digitized by Google

SCENE VI.

STÉPHEN.

Je compte aller à Londres.

ANATOLE.

Pourquoi faire?

STÉPHEN.

Devine.

ANATOLE.

Pour voir l'exposition?

STÉPHEN.

Pour m'exposer moi-même.

ANATOLE.

Qu'as-tu de si extraordinaire, cher major?

STÉPHEN.

Je vais montrer aux Anglais un homme qui s'est ruiné dix-sept fois en quinze ans. J'accomplis en ce moment ma dix-huitième ruine.

ANATOLE.

Ah! tu es encore ruiné! Je croyais qu'il te restait un septième oncle dont tu devais hériter.

STÉPHEN.

Oui, il m'en reste encore un; mais je me porte moins bien que lui, et il est plus jeune que moi de cinq ans.

ANATOLE.

Diable!... Plaisanterie à part, quel est, cher major, ton projet d'avenir?

STÉPHEN.

Plaisanterie à part, mon projet d'avenir est d'aller à Londres voir l'exposition, et au retour, de me brûler la cervelle.

ANATOLE.

Tu as tort; ça ne se fait plus. Rien ne te rattache donc plus à la vie?

Digitized by Google

STÉPHEN.

Rien.

ANATOLE.

Je comprends... (*Après un silence.*) Tu n'as peut-être plus ton rat?

STÉPHEN.

Ma foi non, je l'ai abandonné à son malheureux sort.

ANATOLE.

Ah! tu n'as plus ton rat! Cette qualification de rat, qui nous paraît toute naturelle à nous autres, intrigua beaucoup un de mes oncles qui se trouvait chez moi l'autre jour. On parlait aussi de rats. Qu'entends-tu par ce mot-là? me demanda-t-il... J'ouvris gravement un volume de Buffon, et je lus à mon oncle cette définition : « Ces petits animaux ont l'air vif et même assez fin; ils suivent l'homme et fuient les pays inhabités. Ils rongent la laine, les étoffes, les meubles. Le rat a les mœurs douces, faciles, mais très-irrégulières... » Eh bien! dis-je à mon oncle, nous appelons rats les jeunes danseuses parce qu'elles ont l'air vif, qu'elles rongent les beaux meubles, qu'elles n'aiment pas les endroits inhabités, et que leurs mœurs sont très-irrégulières!

STÉPHEN.

Et comment se porte ta lionne?

ANATOLE.

Je l'ai lâchée.

STÉPHEN.

Ta parole d'honneur?

ANATOLE.

Ma parole d'honneur, cher major; mais, dis-moi, pourquoi n'as-tu plus ton rat?

Digitized by Google

SCENE VI.

STÉPHEN.

Figure-toi qu'elle s'était mis en tête, parce que je l'ai fait entrer à l'Opéra, de danser un pas dans je ne sais quel ballet nouveau; c'est leur rage à toutes, tu le sais. Quand j'entrais : « As-tu songé à mon pas? » Quand je sortais : « Mon ami, ne va pas oublier mon pas. » La prière se changea en persécution. Je veux mon pas, criait-elle. Tout le monde en obtient, excepté moi; c'est avilissant. Va trouver le directeur de l'Opéra, et dis-lui... dis-lui ce que tu voudras : il me faut mon pas ou la mort!

ANATOLE.

Quel infernal rat!

STÉPHEN.

Infernal comme tu dis. Enfin, je fis mettre dans les journaux, aux annonces payantes, entre le Racahout des Arabes et le bazar marseillais : « Mlle Camélia est trop oubliée vraiment; sa place n'est pas dans le corps du ballet; elle a des droits à se montrer au premier rang, digne émule des Grisi et des Cerrito... »

ANATOLE.

Eh bien! c'était fini?

STÉPHEN.

Ah! oui, fini! Le maître de ballets n'a jamais voulu lui composer un pas. Il aimait mieux, a-t-il dit, en créer un pour l'obélisque.

ANATOLE.

Et comment a-t-elle pris cela?

STÉPHEN.

Elle a pris un flambeau et me l'a jeté à la tête; nous avons résilié. Je crois qu'elle a embrassé le notariat. Et toi, pourquoi n'as-tu plus ta lionne? Voulait-elle un pas, elle aussi?

Digitized by Google

ANATOLE.

Elle voulait débuter aux boulevards.

STÉPHEN.

Ah! oui, je me souviens! M'a-t-elle amusé avec ses tirades du *Livre noir*, au souper que nous donna Mathilde!

ANATOLE.

J'avais beau lui dire qu'on ne débute pas à vingt-neuf ans.

STÉPHEN.

Vingt-neuf faits comme trente!

ANATOLE.

Les femmes, tu le sais, cher major, ne disent jamais trente; elles sont comme les marchands de chaufferettes. Ils n'en vendraient pas s'ils les mettaient à trente sous la pièce; ils les crient toujours à vingt-neuf! à vingt-neuf! Je poursuis: toutes mes raisons échouèrent. Chaque soir, en attendant ses débuts, j'étais obligé d'aller entendre *Pauvre Mère, Pauvre Fille, Pauvre Père!* Il en résulta que son appartement devint le rendez-vous des troupes réunies de la Porte-Saint-Martin, de l'Ambigu et de la Gaîté. Un jour que la lionne était sortie...

STÉPHEN.

De sa cage?...

ANATOLE.

Un jour que la lionne était sortie, je monte chez elle: tu connais, cher major, l'ordre admirable qui la caractérise; pas un tiroir n'était fermé. Au premier que je visite, qu'est-ce que je vois?

STÉPHEN.

Pas de billets de banque.

Digitized by Google

ANATOLE.

Dévorés !... Des déclarations d'amour de tous les jeunes premiers des boulevards.

STÉPHEN.

Qu'as-tu fait ?

ANATOLE.

Je me suis borné à faire imprimer la correspondance de la lionne avec fautes d'orthographe illustrées.

STÉPHEN.

Et tu es libre ?

ANATOLE.

Comme toi.

STÉPHEN.

Nous voilà sortis des griffes de l'histoire naturelle !...

Ils se lèvent.

STÉPHEN *et* ANATOLE, *se serrant la main, ensemble.*

Libres !

SCENE VII.

STÉPHEN, VERRIÈRES, * ANATOLE.

VERRIÈRES.

Libres ! Ah ! mes amis, que ne puis-je en dire autant !

ANATOLE.

Bon ! voilà Verrières !

STÉPHEN.

Notre cri de liberté te fait envie ; imite-nous, mon cher !

* Verrières est mis avec élégance ; ses manières sont efféminées, il a le ton langoureux. Son habit, son gilet, son pantalon doivent être d'une nuance tendre. Il est entre l'élégie et le ridicule.

Digitized by Google

VERRIÈRES.

Vous imiter ! Et le puis-je ?

STÉPHEN.

Qui t'empêche ?

VERRIÈRES.

Ah ! mes amis, l'affection qu'on me porte est si pure, si désintéressée surtout...

Anatole et Stéphen éclatent de rire.

ANATOLE.

Ah ! te voilà bien ! Tu crois toujours être aimé pour toi-même. Monsieur arrive en poste de l'âge d'or.

STÉPHEN.

Son habit est encore poudreux.

VERRIÈRES.

Je n'ai jamais voulu être aimé autrement ; je prends exemple sur la nature : voyez la nature.

ANATOLE.

Oh ! la nature.

STÉPHEN.

Il y a longtemps qu'elle n'existe plus...

Ils s'asseyent tous les trois sur la banquette de la borne, Stéphen à l'angle gauche, Verrières dans le milieu, et Anatole à l'angle droit. Stéphen et Anatole n'ont pas cessé de fumer et ils continuen

VERRIERES.

Le ramier n'est-il pas aimé pour lui-même ?

STÉPHEN.

Si nous tombons dans les perroquets !

ANATOLE.

Voyons, Verrières, ne dis pas de ces bêtises-là. La grande honte, après tout, d'être aimé d'une femme en échange des facilités luxueuses qu'on lui prodigue !

Digitized by Google

Quelle forme prit Jupiter, le grand Jupiter ! pour plaire à Danaë ? Celle d'une pluie de pièces de vingt francs. Imite Jupiter. Il y a vraiment de quoi rougir de laisser tomber dans la main d'une femme adorée quelques poignées d'or, pour qu'elle soit mieux logée et qu'elle ait une femme de chambre pour l'habiller.

VERRIÈRES.

Quelle immoralité !

STÉPHEN.

Tu aimes mieux être immoral gratis.

ANATOLE.

Va, grand innocent, il n'y a que les provinciaux qui veulent être aimés pour eux-mêmes, et qui croient qu'avec leur amour une femme se passe de fourrure l'hiver et de maison de campagne l'été...

STÉPHEN, *étendu la moitié du corps sur la banquette, l'autre moitié sur un tabouret.*

Anatole a raison ; l'amour dans notre société moderne est un luxe. D'ailleurs, il est faux qu'être aimé pour rien cela ne coûte rien ; cela coûte beaucoup au contraire.

VERRIÈRES.

Paradoxe, cher major !

ANATOLE, *même attitude horizontale que Stéphen.*

Paradoxe !... Eh bien ! il y a même plus... Tiens, réponds-moi franchement, Verrières. Depuis combien de temps aimes-tu cette femme qui t'aime, bonheur extrême ! ô joie suprême ! uniquement pour toi-même ?

VERRIÈRES.

Depuis six mois !

ANATOLE.

Que lui as-tu envoyé au premier de l'an ?

Digitized by Google

VERRIÈRES.

Un bracelet en diamans.

ANATOLE.

Soit deux mille francs.

VERRIÈRES.

Oui.

ANATOLE.

Prends note, major... (*Stéphen sort un carnet, prend le crayon et note les dépenses signalés par Anatole.*) Et pour sa fête, que lui as-tu donné?

VERRIÈRES.

Quelques bronzes pour sa cheminée, une pendule représentant l'Amour.

ANATOLE.

L'amour désintéressé?

VERRIÈRES.

Non, conjugal.

ANATOLE.

Soit quinze cents francs.

VERRIÈRES.

Environ... Comme tu sais cela!

ANATOLE.

Que veux-tu? J'ai été aimé pour moi-même, moi aussi. Tu lui envoies un bouquet tous les deux jours?

VERRIÈRES.

Oui

ANATOLE.

Soit encore cinq cents francs de bouquets pour six mois.

VERRIÈRES.

Je n'ai pas compté...

Digitized by Google

ANATOLE.

La fleuriste compte pour toi. Tu lui loues une loge chaque fois qu'elle a envie d'aller à l'Opéra ; ajoutons mille francs. Terminons par les cadeaux que tu fais à la femme de chambre, qui ne t'aime pas pour toi-même ; quinze louis en six mois, ce n'est pas enfler le chiffre. Total général, approximatif, cavé au plus bas...

STÉPHEN.

Cinq mille trois cent trente-trois francs, trente-trois centimes.

ANATOLE.

Une Danaë qui n'aurait pas aimé Jupiter pour lui-même, n'aurait guère coûté au roi des dieux qu'une pluie de trois mille francs pour le même temps.

STÉPHEN.

Suppose-toi Jupiter, tu es surfait de deux mille trois cent trente-trois francs trente-trois centimes.

ANATOLE.

Qu'as-tu à répondre au grand visir ?

STÉPHEN.

Qu'as-tu à répondre au grand visir ?

VERRIÈRES.

Que vous tuez la poésie !

ANATOLE.

Eh non ! l'hypocrisie.

VERRIÈRES. *Ils se lèvent tous.*

Quand il serait vrai que cette femme adorée m'eût coûté en fantaisies, en cadeaux, deux ou trois fois plus que ces femmes vénales dont vous vous êtes constitués les défenseurs, je dirais que celles-là vous aiment pour vos fleurs, pour vos bronzes, pour vos diamans ; tandis que la mienne m'aime pour moi-même, malgré les

Digitized by Google

bronzes, les pendules, les loges d'Opéra, les diamans qu'elle daigne accepter.

STÉPHEN.

Tu es trop spirituel.

VERRIÈRES.

Non, je suis trop sensible.

ANATOLE.

Ah ça ! est-ce que l'amour pur t'ennuierait déjà, que tu souhaitais avec tant de feu, il n'y a qu'un instant, d'être libre comme nous ?...

En ce moment Léonard apporte le thé qu'il place sur le guéridon. Stéphen en voyant entrer le thé est allé au guéridon.

VERRIÈRES.

Loin de là ! Mais madame, qui redoute le retour très-prochain de son oncle, en ce moment chargé d'une mission près de la cour d'Espagne, m'engage beaucoup, mais beaucoup, à aller le retrouver en Italie, où elle doit passer quelques mois.

ANATOLE.

Qui t'arrête ?

VERRIÈRES.

Vous, mes amis, vous seuls, charmans vauriens ! J'ai horreur de vous perdre de vue, toi, Anatole, toi, adorable major, et cet excellent Vaudreuse !

ANATOLE, *à Stéphen.*

Si nous l'accompagnions en Italie ?

STÉPHEN.

Si nous l'accompagnions ?

ANATOLE.

Parbleu ! nous t'accompagnerons !

Digitized by Google

SCENE VII.

VERRIÈRES.

Vrai ?

STÉPHEN.

Ma foi ! Ah ! mais j'y pense, je ne puis pas.

VERRIÈRES.

Et pourquoi ?

SRÉPHEN, *tout en versant le thé.*

Je me brûle la cervelle dans un mois.

VERRIÈRES, *à l'extrême droite, debout.*

Allons donc ! et le motif ?

ANATOLE, *au milieu du guéridon en face du public.*

Son dernier oncle a des raisons d'existence pour ne pas le faire immédiatement son héritier.

VERRIÈRES.

Ah ! très-bien. Et combien comptais-tu avoir à l'évanouissement indéfini de cet oncle ?

STÉPHEN, *sur le fauteuil près du guéridon.*

Quatre cent mille francs.

VERRIÈRES.

C'est-à-dire vingt mille francs de rente.

ANATOLE.

A-peu-près.

VERRIÈRES.

Ne te brûle rien, major ; je t'avance vingt mille francs de rente pendant cinq ans.

ANATOLE.

Un oncle n'a jamais duré plus que cinq ans. Nous acceptons. Rien ne s'oppose plus maintenant au voyage d'Italie. C'est dit : tu lui fais vingt mille francs de rente.

VERRIÈRES.

C'est dit !

Digitized by Google

STÉPHEN.

Permettez...

VERRIÈRES.

C'est un prêt.

ANATOLE.

Tu lui en feras l'intérêt.

VERRIÈRES, *il s'assied sur la banquette de la borne, près du fauteuil où est Stéphen.*

Ah ! fi donc !

ANATOLE.

Toujours grand ! toujours généreux ! Quel bonheur d'avoir un ami trois ou quatre fois millionnaire !

VERRIÈRES.

Mais quel bonheur, pour un millionnaire, d'obliger un major ! On n'a pas toujours dans la vie l'occasion d'obliger un major, un vrai major !

ANATOLE.

Qu'est-ce que c'est qu'un major ?

VERRIÈRES.

Un major c'est... c'est...

STÉPHEN.

Tu ne le sais pas !... (*A Anatole.*) Et toi non plus tu ne le sais pas. Je vais vous le dire... mais vous ne le direz à personne ! Un major... un major... sauf d'honorables exceptions... c'est un homme qui n'a jamais fait la guerre, mais qui aurait pu la faire ; qui a des moustaches terriblement noires, parce qu'elle sont légèrement grises ; qui porte, à la boutonnière d'un habit fermé jusqu'au menton, trois croix : il a eu la troisiè-

Digitized by Google

me parce qu'il en avait deux ; et il a eu seconde parce qu'il en avait une.

VERRIÈRES.

Très-bien, mais la première?

STÉPHEN.

Parce qu'il n'en avait pas. Un major est compris et bien reçu dans tous les pays. Il y a des majors en Russie, en Prusse, en Angleterre, dans tous les opéras-comiques, partout, excepté à l'armée. Les jeunes gens l'appellent cher major ; les garçons de restaurans : M. le major ; les femmes : cet excellent major ; les bourgeois, major ! — Il est toujours jeune. Il a trente-sept ans jusqu'à soixante. Sa taille est cambrée. L'été, il fait semblant d'aller aux eaux, car il a été blessé...

ANATOLE.

Où?

STÉPHEN.

Dans ses affections. — L'hiver il fait semblant de se ruiner au jeu, pour faire croire qu'il est riche ; et il porte des éperons pour faire croire qu'il a un cheval. On ne lui connaît pas d'opinions politiques. Au faubourg Saint-Germain, on le croit logé dans la chaussée d'Antin ; dans la chaussée d'Antin, on le croit logé au faubourg Saint-Germain.

ANATOLE.

Il ne loge donc pas?

STÉPHEN.

Pardon ! en garni. Etes-vous satisfaits de la définition ?

ANATOLE.

Pas encore... Un major, ça meurt-il quelquefois ?

Digitized by Google

STÉPHEN.

Jamais... Il n'y a jamais eu qu'un major... il était à Fontenoy, à Waterloo, à Constantine; il est devant vous.

ANATOLE.

Charmant! Reste toujours major.

STÉPHEN.

Je te le jure.

ANATOLE.

Il reste toujours major, et il vient avec nous en Italie. Dis oui, major.

STÉPHEN.

Je dis, oui.

VERRIÈRES.

C'est promis.

ANATOLE.

C'est juré... (*Ils se lèvent tous.*)

STÉPHEN, *au milieu.*

Vous me rendez trop heureux; j'emmène avec moi le café de Paris, Tortoni et le foyer de l'Opéra. Reste à décider Vaudreuse.

ANATOLE, *à droite.*

Là peut-être est la difficulté.

STÉPHEN, *à gauche.*

Bah! nous le déciderons, j'en répends.

VERRIÈRES.

J'en doute! Ah! ça, mais où est-il donc?

ANATOLE.

Le voici!

Digitized by Google

SCENE VIII.

STÉPHEN.

Comme il a la figure renversée !

SCENE VIII.

LES MÊMES, VAUDREUSE.

VAUDREUSE.

Pardon, mes bons amis, de vous avoir laissés si longtemps seuls, mais...

ANATOLE.

Ah! ça, qu'as-tu? ta figure est toute bouleversée.

VAUDREUSE.

Rien ! une petite contrariété.

ANATOLE.

Toujours ta pianiste?

STÉPHEN.

Est-ce qu'elle veut débuter elle aussi?

VAUDREUSE.

Elle veut... elle veut l'impossible !

ANATOLE.

On la contentera plus aisément.

VAUDREUSE.

Je voudrais vous voir à ma place ! Oh ! les maîtresses ! les maîtresses !

ANATOLE.

Il n'y a plus de maîtresses !

VAUDREUSE.

Tu as raison, il n'y a plus que des belles-mères.

STÉPHEN.

Mais enfin, qu'exige-t-on de toi?

Digitized by Google

VAUDREUSE.

Que je sois rentré à onze heures.

STÉPHEN.

Bon !

VAUDREUSE.

Que je paie mes dettes...

ANATOLE, *reprenant du thé.*

Voilà une prétention ! Mais si on les paye, il n'y en aura plus.

VAUDREUSE.

Que je n'aille plus jouer au cercle qu'avec quarante francs dans ma poche.

ANATOLE.

Et en gros sous.

VAUDREUSE.

Que j'aille deux fois par semaine dîner avec ma tante Magdebourg de Vieille-Barbe.

ANATOLE.

Est-ce qu'elle t'a pas dit aussi de prendre un état comme coutelier, corroyeur, fumiste?

VERRIÈRES.

Ah ! ça, est-ce qu'elle sort du couvent? ou diable l'as-tu donc connue ?

VAUDREUSE.

Elle donnait des leçons de piano à l'une de mes cousines ; elle courait le cachet toute la journée, elle m'intéressa, je m'attachai à elle ; de là l'amour, l'intimité, enfin son installation dans cet hôtel.

ANATOLE.

Une maîtresse chez soi ! l'amour cellulaire !

Digitized by Google

STÉPHEN.

On devient enragé.

ANATOLE.

Système déplorable.

STÉPHEN.

Détestable !

VERRIÈRES.

Exécrable !

VAUDREUSE

Je ne le vois que trop.

ANATOLE.

Romps avec elle.

VAUDREUSE.

Oui, je romprai ! je suis en train de rompre.

STÉPHEN.

A la bonne heure !

ANATOLE.

Le major a quitté son rat, moi, ma lionne, quitte donc ta pianiste.

VAUDREUSE.

Elle chante ce soir en public pour la première fois ; si elle réussit, un directeur anglais lui assure un engagement fort avantageux.

ANATOLE.

Bon ! elle débute, elle aussi.

STÉPHEN.

Elle a voulu avoir son pas.

VAUDREUSE.

Elle aura une profession, m'en voilà délivré.

Digitized by Google

ANATOLE.

Et nous t'emmenons avec nous en Italie !

VAUDREUSE.

En Italie ?...

ANATOLE.

Nous partons dans huit jours ; es-tu des nôtres ?

VAUDREUSE.

Si je suis des vôtres ? si je suis des vôtres ? Oh ! mes amis, on parle sans cesse du premier rendez-vous d'amour ; il est un bonheur cent fois plus grand encore, c'est le dernier rendez-vous d'amour. Comme on est léger, comme le cœur bont d'allégresse quand on vient de rompre avec une de ces intimités chroniques dont on a longtemps traîné la chaîne ! L'aigle qui brise sa cage, l'eau qui renverse la digue ne sont pas plus fiers, plus joyeux. Se débarrasser d'une maîtresse ! on lit en lettres d'or dans les yeux de celui qui a recouvré sa divine indépendance : « Je n'ai plus ma maîtresse ! » Le soleil lui sourit, les monumens lui envoient des baisers. Passans, félicitez-moi ; inconnus, serrons-nous la main, je suis libre ! Oh ! vous pouvez vous en assurer, voyez ! Elle n'est plus ni devant moi, ni à côté de moi, ni derrière moi ; je n'ai plus de compte à lui rendre. Amis, qu'elle éloignait de mon cœur, maintenant nous pouvons tous les jours dîner ensemble sans craindre de la voir tomber au milieu de nous, au dessert, comme un bouchon de vin de Champagne irrité ; mesdames, vous pouvez m'aimer sans redouter les ongles de sa féroce jalousie ! O maîtresses ! il n'y a qu'une seule chose qui puisse balancer la sottise, l'énorme sottise de se lier à vous, c'est la joie, la céleste joie de vous perdre... Si je suis des vôtres ! En Italie ! en Italie !

Digitized by Google

SCENE VIII.

TOUS.

En Italie !

VAUDREUSE.

Honte à qui s'en dédit !

STÉPHEN, *passant à droite auprès de Verrières et d'Anatole, et chantant.*

Si parmi nous il est un traître!...

VERRIÈRES.

Eh bien ! Vaudreuse ne viendra pas avec nous.

VAUDREUSE.

Comment ?

VERRIÈRES.

Il ne viendra pas.

STÉPHEN.

Il viendra !

ANATOLE.

Verrières a raison ; il ne viendra pas !

VAUDREUSE.

Messieurs !

ANATOLE.

Tu ne viendras pas ; tu as la tête montée ; en ce moment tout te paraît possible ; mais demain...

VAUDREUSE.

A qui ai-je jamais donné le droit de douter de mes engagemens ?

ANATOLE.

A personne ; mais...

VAUDREUSE, *se plaçant entre Stéphen et Anatole.*

Puisqu'un simple engagement ne vous suffit pas, je jure sur l'honneur... sur l'honneur, entendez-vous ?

Digitized by Google

de me débarrasser avant trois jours de cette fastidieuse, de cette tyrannique maîtresse : me croyez-vous, maintenant ?

ANATOLE.

Elle est bien jolie !

STÉPHEN.

Elle a de l'esprit !

VERRIÈRES.

Elle t'aime beaucoup !

ANATOLE.

Elle n'a aimé que toi !

VAUDREUSE.

Eh quoi ! messieurs, après un serment, quand j'ai donné ma parole d'honneur... vous voulez donc m'offenser ?

ANATOLE.

Assez !... A huit jours donc notre départ !

TOUS.

A huit jours !

LÉONARD.

Cette lettre pour vous, monsieur...

Il sort.

VAUDREUSE, *lisant la lettre.*

D'Henriette !... (*Après avoir lu la lettre.*) Nous partirons non pas dans huit jours, mais tout de suite.

ANATOLE.

Que veut dire ? Qu'y a-t-il dans cette lettre ?

VAUDREUSE, *toujours très-ému.*

Nous partirons dans quelques heures si vous le voulez.

Digitized by Google

SCENE VIII.

STÉPHEN.

C'est lui qui se méfie de nous maintenant.

ANATOLE.

Je ne te croyais que brave ; tu es téméraire !

VERRIÈRES.

Il n'est que fanfaron !

VAUDREUSE.

Le temps de faire mes malles et je suis à vous.

ANATOLE.

Je vais commander des chevaux.

VAUDREUSE.

C'est trop lent ! la vapeur, le chemin de fer !

ANATOLE.

Diable ! convoi direct ! grande vitesse !

VAUDREUSE.

Allez, venez, je vous attends.

ANATOLE.

Au revoir !

STÉPHEN.

Au revoir !

ANATOLE.

Le rendez-vous ici, à dix heures.

VAUDREUSE.

Non, à huit heures ; nous déjeunerons, et en route pour l'Italie.

TOUS, *en s'en allant.*

A bientôt ! à bientôt !

Digitized by Google

SCENE IX.

VAUDREUSE, *seul.*

Ce billet! Si j'hésitais encore à partir, je serais... je mériterais... Mais non, je n'hésite pas...

SCENE X.

VAUDREUSE, LÉONARD.

LÉONARD.

Monsieur, la voiture de madame vient de rentrer dans la cour.

VAUDREUSE, *allant à la fenêtre.*

Oui... C'est singulier, Henriette ne s'arrête pas à cet étage-ci; elle monte directement à son appartement.

LÉONARD.

Faut-il aller dire à madame que vous l'attendez?

VAUDREUSE.

C'est inutile... (*Il passe à gauche.*) Léonard, préparez sur-le-champ mes malles et mon sac de nuit; je pars ce matin à huit heures.

LÉONARD.

Avec madame?

VAUDREUSE.

Seul! Dès qu'il fera jour vous ferez porter tous les paquets au chemin de fer du Midi.

LÉONARD.

Avec les malles de madame?

VAUDREUSE.

Mais madame ne part pas avec moi.

Digitized by Google

SCENE X.

LÉONARD.

C'est différent... Je croyais... je m'imaginais...

VAUDREUSE.

Quoi donc?... Êtes-vous gris, Léonard? Auriez-vous rencontré des cochers en allant tantôt chez Mme de Magdebourg?

LÉONARD.

Non, monsieur; c'est que la femme de chambre de madame fait aussi des paquets depuis bientôt deux heures. Je croyais que c'était pour le même motif.

VAUDREUSE.

Que veut dire?...

LÉONARD.

Les malles de madame sont prêtes; mais dû moment qu'elle ne va pas avec vous...

VAUDREUSE.

Je n'y comprends rien!... Enfin nous verrons. Léonard, pendant la première quinzaine qui suivra mon départ, vous m'adresserez les lettres qui pourront m'être envoyées ici, poste restante à Venise; pendant la seconde quinzaine à Rome; pendant la troisième à Naples.

LÉONARD.

Oui, monsieur.

VAUDREUSE.

Je vous recommande surtout de ne mettre en mon absence ni mes pantalons ni mes bottes.

LÉONARD.

Oh! non, monsieur!

VAUDREUSE.

Allez, Léonard, faites promptement ce que je vous ai

Digitized by Google

ordonné... Si j'ai besoin de vous, je vous rappellerai... (*Léonard sort en emportant le thé.*) Ma maison sera bien gardée pendant mon absence, avec un pareil drôle. Je ne trouverai pas une cravate au retour... (*Voyant entrer Henriette.*) Ah! madame...

SCENE XI.

VAUDREUSE, HENRIETTE.

HENRIETTE, *très-émue.*

Monsieur...

VAUDREUSE.

Vous venez de m'envoyer un billet assez étrange; vous me dites, dans ce billet, que lassée de ma conduite, que profondément indignée de la manière dont j'ai accueilli ce soir vos observations, vous voulez avoir cette nuit même une dernière explication avec moi.

HENRIETTE.

Oui, monsieur.

VAUDREUSE.

Je l'attends.

HENRIETTE.

Aux termes où nous en sommes depuis quelques jours, et particulièrement depuis ce soir, j'ai pensé qu'il valait mieux, pour l'un et pour l'autre, nous rendre mutuellement notre liberté que de continuer à vivre dans un état permanent d'hostillité.

VAUDREUSE.

Ah! c'est donc une séparation que vous voulez?

HENRIETTE.

Oui.

Digitized by Google

SCENE XI.

VAUDREUSE.

Je trouve la détermination assez prompte, assez bizarre, vu l'heure de la nuit ; mais je ne m'y oppose pas, cependant. Nous nous séparerons au flambeau... Ma foi, s'il faut vous le dire, je vous attendais pour vous faire la même proposition.

HENRIETTE.

J'en suis ravie.

VAUDREUSE.

Je pars pour l'Italie dans quelques heures.

HENRIETTE, *après un moment de surprise.*

Je vais moins loin, mais je pars plus tôt, je pars tout de suite ; un fiacre m'attend à la porte. Mes paquets sont tout prêts à être enlevés... Adieu, monsieur.

VAUDREUSE.

Adieu, madame. Mais je m'aperçois que vous laissez ici quelque chose qui n'est pas à moi : ce service de Chine vous appartient.

HENRIETTE.

Oh ! permettez ; il nous fut donné à tous deux par un ami commun, par un excellent ami qui nous faisait toujours faire la paix autrefois. C'est une relique de l'amitié... gardez ce service, si vous le désirez.

VAUDREUSE.

C'est vous, madame, qui le garderez.

HENRIETTE.

Je ne veux pas de vos largesses.

VAUDREUSE.

Pourquoi accepterais-je les vôtres ? Parbleu ! nous

Digitized by Google

partagerons pour en finir ; à vous six tasses, à moi six tasses...

Il met six tasse de côté.

HENRIETTE.

Maintenant, adieu, monsieur.

VAUDREUSE.

Adieu, madame. Et où allez-vous si tard ?

HENRIETTE.

Si tôt, vous voulez dire ? Il est jour.

VAUDREUSE, *allant à la fenêtre, puis regardant à sa montre.*

En effet, cinq heures !... Mais j'y pense, cette chaîne vous appartient ; je vous l'ai donnée, je devais toujours vous la rendre : prenez-la, prenez-la !...

Il tend la chaîne et la montre.

HENRIETTE, *éloignant la main de Vaudreuse.*

Mais la montre est à vous, monsieur ; je vous l'ai donnée.

VAUDREUSE.

Soit ! chacun son bien. Vous êtes d'une probité... (*En parlant il cherche à décrocher la chaîne, et son dépit s'accroît avec la difficulté d'opérer la séparation.*) d'une probité exemplaire, effrayante, ridicule... Comme cette chaîne tient à cette montre ; elle ne veut pas s'en séparer... (*Avec colère, brisant la chaîne.*) Au diable ! voilà ! je romps ce qui ne veut pas se séparer... (*En posant la chaîne sur le guéridon.*) Prenez votre chaîne.

HENRIETTE.

Je ne l'accepte plus.

Digitized by Google

SCENE XI.

VAUDREUSE.

Pourquoi cela, madame?

HENRIETTE.

Vous la regrettez trop.

VAUDREUSE.

Moi? Je fais si peu de cas de tout cela, que je suis tenté de jeter cette montre par la croisée; j'en ai le droit.

HENRIETTE.

Qui prétend le contraire?

VAUDREUSE.

Votre ton railleur.

HENRIETTE.

Je ne raille pas.

VAUDREUSE.

Voyez si je fais ce que je dis...

Il jette la montre par la croisée et passe à gauche.

HENRIETTE, *s'approchant de la croisée, jetant la chaîne.*

Si la même personne trouve les deux objets, la montre lui dira l'heure à laquelle elle a ramassé la chaîne.

VAUDREUSE.

Je n'ai plus rien à vous, madame.

HENRIETTE.

Ni moi à vous, monsieur... Une dernière fois, adieu!

VAUDREUSE.

Adieu!

HENRIETTE, *après avoir fait quelques pas d'une façon résolue, s'arrête tout-à-coup.*

Ah! mon Dieu!

Digitized by Google

VAUDREUSE.

Qu'avez-vous ?

HENRIETTE.

N'entendez-vous pas?... C'est Edith, ma petite chienne, qui gratte à la porte... (*En courant vers le cabinet.*) Oh ! comment ai-je pu l'oublier ? Edith est à moi, et je veux l'emporter...

Elle met la main sur le bouton de la porte du cabinet pour l'ouvrir.

VAUDREUSE, *l'arrêtant et se plaçant devant la porte.*

Non, madame, non, Edith est à moi, et vous ne l'emporterez pas ; prenez tout ce qui est ici, meubles, pendules, tableaux, mais Edith !...

HENRIETTE.

Vous oseriez m'empêcher ?...

VAUDREUSE.

A moins de la partager comme le service de Chine.

HENRIETTE.

Mais c'est moi qu'Edith aime le mieux, et conséquemment je prétends que c'est moi qui dois l'avoir.

VAUDREUSE.

C'est vous qu'elle aime le mieux?

HENRIETTE.

Oui, c'est moi !

VAUDREUSE.

Je prétends que c'est moi, madame... Par exemple !

HENRIETTE.

Et la preuve?

Digitized by Google

SCENE XI.

VAUDREUSE.

Et vous, la preuve ?

HENRIETTE.

La preuve !... la preuve !... Ouvrez cette porte et nous verrons vers qui elle viendra.

VAUDREUSE.

J'y consens... (*Il entr'ouvre la porte du cabinet.*) Elle n'y est plus !

HENRIETTE.

Notre dispute lui aura fait peur... (*Elle appelle.*) Edith ! Edith !

VAUDREUSE, *fermant vivement la porte.*

Comment ! vous l'appelez !

HENRIETTE.

Il faut bien que je l'appelle pour la faire venir.

VAUDREUSE.

Pour la faire venir vers vous ; mais non, mais non, ou je l'appellerai, moi aussi. Voulez-vous que nous l'appelions tous les deux ?

HENRIETTE.

Oui.

VAUDREUSE.

Eh bieu ! non, personne ne l'appellera, ni vous ni moi. Edith se décidera d'après les lumières de son cœur : cela vous convient-il ?

HENRIETTE.

Oui... Je suis bien sûre...

VAUDREUSE.

C'est convenu ?

Digitized by Google

HENRIETTE.

Oui !... (*Vaudreuse entr'ouvre encore la porte du cabinet.*) La voilà revenue. Qu'elle est jolie !

VAUDREUSE.

Encore, madame !

HENRIETTE.

Quoi donc ?

VAUDREUSE.

Vous lui parlez !

HENRIETTE.

Mais je ne l'appelle pas.

VAUDREUSE.

Parler à un chien, c'est l'appeler.

HENRIETTE, *venant sur le devant de la scène avec Vaudreuse.*

Vous inventez toutes sortes de chicanes pour échapper à une défaite certaine. Il est visible que cette petite chienne ne demande qu'à venir vers moi, et que vous ne cherchez qu'à l'en empêcher.

VAUDREUSE.

C'est trop fort !

HENRIETTE.

C'est la vérité ! Tenez, je ne parlerai pas, je ne dirai rien à Edith, et vous verrez !

VAUDREUSE.

Prenez garde, c'est la dernière fois que je consens.

HENRIETTE.

Soit ! C'est la dernière fois !...

Vaudreuse et Henriette vont de nouveau à la porte du cabinet qui est restée entr'ouverte. Ils regardent à l'intérieur.

Digitized by Google

VAUDREUSE, *à voix basse.*

Bon ! Elle s'est couchée sur ses pattes.

HENRIETTE, *de même.*

Comme elle me regarde !

VAUDREUSE, *de même.*

Voilà une illusion ! elle dort !

HENRIETTE, *de même.*

Quelle mauvaise foi de votre part !

VAUDREUSE, *de même.*

D'ailleurs, si elle regarde quelqu'un, c'est moi !

HENRIETTE, *de même.*

Elle se lève, elle s'avance ! Edith vient vers moi !... (*Avec explosion et entraînant Vaudreuse sur le devant de la scène après avoir fermé la porte du cabinet.*) C'est une indignité ! Vous l'avez détournée de sa direction en remuant les doigts ; vous faisiez comme ça...

Elle imite avec ses doigts les mouvemens d'une personne qui appelle un chien.

VAUDREUSE.

Je remuais les doigts... Eh bien ! oui, je les ai remués.

HENRIETTE.

Ah !

VAUDREUSE.

Je les ai remués parce que je vous ai vu remuer le pied ; vous faisiez comme ça...

Mouvement rapide du pied droit appuyé sur le talon et dont la pointe tombe et retombe sur le sol.

HENRIETTE.

Mensonge ! Après tout, cette petite chienne est à moi, et je l'aurai !

Digitized by Google

VAUDREUSE, *en colère.*

Non, madame !

HENRIETTE.

Si, monsieur ! Je vous la ferai voler !

VAUDREUSE.

Calmez-vous, madame ; je vous la rendrai, votre jolie petite chienne... empaillée.

HENRIETTE, *avec dignité.*

Gardez-la, monsieur !

LÉONARD, *entrant vivement.*

Monsieur !

VAUDREUSE.

Quoi ?

LÉONARD.

Ces messieurs sont là, ils viennent vous chercher ; faut-il les faire entrer !

VAUDREUSE.

Non ! non !

LÉONARD.

M. le major a grand'faim : faut-il les faire servir ?

VAUDREUSE.

Oui ! oui ! va-t'en au diable !...

Pendant cet échange rapide de paroles entre Léonard et Vaudreuse, qui s'est élancé vers la porte d'entrée pour repousser son domestique, Henriette est allée à la table placée entre la cheminée et la console, et elle a pris furtivement sur cette table la boîte à portrait. Elle va sortir.

VAUDREUSE, *après avoir éloigné brusquement Léonard, s'apercevant du mouvement d'Henriette pour cacher le portrait.*

Qu'emportez-vous là avec tant de mystère !

Digitized by Google

HENRIETTE.

Rien !

VAUDREUSE.

Rien... rien... Cependant...

HENRIETTE.

Rien, vous dis-je.

VAUDREUSE.

Je tiens à le savoir.

HENRIETTE.

Cet objet n'a aucune valeur pour vous.

VAUDREUSE.

Alors, pourquoi ne pas le montrer ?

HENRIETTE.

Je vous en prie, n'insistez pas !

VAUDREUSE.

Comme vous êtes émue !

HENRIETTE.

Encore une fois, laissez-moi emporter cela.

VAUDREUSE.

Quand j'aurai vu cela.

HENRIETTE.

Vous me jurez par votre mère que lorsque vous aurez satisfait votre curiosité, vous ne vous opposerez plus à ce que j'emporte...

VAUDREUSE.

Je ne fais pas un tel serment.

HENRIETTE.

Alors, vous ne le verrez pas.

VAUDREUSE.

Je le verrai !

Digitized by Google

HENRIETTE.

Non !

VAUDREUSE, *la retenant.*

Je l'exige !... Des pleurs !... Oh ! emportez ! emportez !

HENRIETTE.

Merci ! merci ! Puisque vous êtes bon... puisque... regardez !...

Elle ouvre la boîte et montre le portrait.

VAUDREUSE.

Elle avait ta bouche, tes regards, Henriette.

HENRIETTE.

Elle avait votre sourire.

VAUDREUSE.

Ses petits cheveux blonds commençaient à boucler.

HENRIETTE.

Cher amour !

VAUDREUSE.

Voilà bien ses petites mains d'ange.

HENRIETTE.

Elle est au ciel. Donnez !

VAUDREUSE.

Laissez-moi la voir une dernière fois. Adieu !...

Il embrasse le portrait.

HENRIETTE.

Adieu ! adieu !... (*Mouvement de sortie.*)

VAUDREUSE.

Henriette, parce qu'on se sépare, ce n'est pas une raison pour se haïr.

Digitized by Google

SCENE XI.

HENRIETTE.

Non.

VAUDREUSE.

L'amitié n'a pas les caprices de l'amour : la mienne pour vous ne changera jamais !

HENRIETTE.

Ni la mienne.

VAUDREUSE.

Envoyez chercher Edith quand vous voudrez.

HENRIETTE.

Cependant, si vous y tenez ?...

VAUDREUSE.

Faites mieux ; j'ai encore cette maison pour un an, je pars, occupez-la jusqu'à mon retour d'Italie.

HENRIETTE.

Y pensez-vous ? Mais on dirait que je suis toujours votre...

VAUDREUSE.

Ah ! ah ! oui ! vous aimez mieux que je sois volé jusqu'à la dernière serviette. C'est très-bien ! je serai volé... Après tout, qu'est-ce que cela vous fait, maintenant ? Encore un mot, le dernier : le hasard peut faire pour vous ce qu'il a si souvent fait pour moi... Vous pouvez manquer... Oh ! ne vous fâchez pas... C'est que je suis riche, j'ai suivi votre conseil... j'ai écrit tantôt à la tante Magdebourg que j'acceptais ses chats, ses perroquets, son médecin... Réponse charmante, pleine de poésie... Quarante mille francs sous enveloppe. Henriette, voulez-vous que je partage avec vous ?

Digitized by Google

HENRIETTE.

Je n'ai plus qu'un seul service à vous demander en m'éloignant d'ici pour toujours.

VAUDREUSE.

Lequel? lequel? parlez!

HENRIETTE.

Vos amis savent que nous nous séparons. Ils sont là... Je suis forcée de passer devant eux pour sortir... Ils sont jeunes, moqueurs, sans pitié...

VAUDREUSE.

Que dites-vous? s'ils se permettaient!...

HENRIETTE.

Une femme, vous comprenez, a son amour-propre, sa dignité...

VAUDREUSE.

Nous allons sortir ensemble; votre bras!

HENRIETTE, *retirant son bras.*

Mais ce n'est pas ainsi qu'on se sépare; c'est de vous alors qu'ils se moqueraient.

VAUDREUSE, *avec anxiété.*

Ah!

HENRIETTE.

Si vous pouviez les éloigner un instant.

VAUDREUSE.

Oui, je cours!... Trop tard! les voici.

Digitized by Google

SCENE XII.

LES MÊMES, ANATOLE, STÉPHEN, VERRIÈRES.

ANATOLE.

Eh bien !... (*Surpris de voir Henriette.*) Ah ! pardon !... nous croyions que madame n'était plus là.

VAUDREUSE.

Ah ! venez, venez, mes amis, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer : nous partons pour l'Italie et madame est du voyage.

HENRIETTE.

Moi ?

ANATOLE, *stupéfait.*

Ah ! ah ! madame est du voyage.

VAUDREUSE.

Cela vous étonne, je le comprends ; j'ai pourtant fidèlement tenu ma parole.

VERRIÈRES.

Drôlement.

VAUDREUSE.

J'avais juré sur l'honneur de renvoyer la maîtresse ; j'ai renvoyé la maîtresse... mais je garde l'épouse.

HENRIETTE.

Votre femme ?

VAUDREUSE.

Messieurs, je vous présente Mme de Vaudreuse.

Digitized by Google

SCENE XII.

ANATOLE.

Ah ! de sorte que le moyen de se débarrasser d'une maîtresse...

VERRIÈRES.

C'est d'aller en Italie.

STÉPHEN.

Non, c'est d'en faire sa femme.

FIN.

Digitized by Google